

LETTRES D'ITALIE¹.

A MONSIEUR LE COMTE GOBLET D'ALVIELLA.

MON CHER AMI,

CASTELLAMARE. — Grâce aux recommandations du maire de Castellamare, M. Scherillo, et du sous-préfet, comte Gabardi, on nous fait visiter dans tous ses détails l'arsenal et le colossal cuirassé qui y est en construction, l'*Italia*. L'*Italia* est plus grand que le fameux *Duilio*, dont on a tant parlé. Il portera des canons de cent et peut-être de cent vingt tonnes. Le navire est si immense, que pour les moindres manœuvres, il faudra l'emploi de la vapeur, et pour transmettre des ordres, le télégraphe électrique. Il coûtera vingt-quatre millions, et le *Lépante* autant; le *Duilio* et le *Dandolo* vingt-deux millions. Ces quatre navires, tout armés et équipés, reviendront donc à cent millions. Je n'hésite pas à dire que c'est insensé. On ne peut réprimer un sentiment d'indignation quand on voit la misère de la population rurale. Je crois, en outre, que des bâtiments du type de l'*Italia* ne rendront aucun service. Ils sont destinés à visiter le fond de la mer à la première rencontre. La tourelle pour les canons et la chambre des machines sont les seules

¹ Voir les livraisons des 15 janvier, 15 février, 15 mars, 15 avril, 15 mai, 15 juin, 15 juillet, 15 septembre et 15 novembre 1879.

parties vraiment invulnérables. Toute la coque du bâtiment est en tôle mince, de deux ou trois centimètres au plus. Elle est double; il est vrai, et l'intervalle sera rempli de charbons. En outre, le bâtiment est divisé en un grand nombre de compartiments étanches, de sorte qu'il peut être atteint et transpercé par les boulets sans couler. Mais supposons deux ou trois de ces compartiments percés,— et tout boulet y pénétrera; aussitôt l'eau y entre, le bâtiment perd nécessairement une partie de sa vitesse et de sa « maniabilité » et, dès lors, il est perdu. Un navire-bélier, petit mais rapide, le coulera sans peine. C'est ainsi qu'à Lissa, Tegethof a coulé les cuirassés italiens avec ses navires de bois. Ces colossales constructions sont la proie désignée des bateaux-torpilles et des bateaux-espadons.

L'Italie possède douze cuirassés; mais il n'y en a jamais que quatre ou cinq qui sont en état de prendre la mer, et presque aucun ne fait de croisière effective. On donne aux officiers de marine une excellente instruction théorique, mais la pratique leur fait défaut. On ne voit guère le pavillon italien sur les mers lointaines. Tout l'argent disponible est consacré à construire des cuirassés gigantesques que nul ne saura manier. On prépare soigneusement les éléments d'un nouveau et colossal Lissa.

Ce n'est pas ainsi que font les États-Unis qui, eux, pourtant, ne manquent pas d'argent, puisque tous les ans ils remboursent trois cents ou quatre cents millions de leur dette. Ils gardent leurs anciens navires qu'ils envoient sur toutes les mers, et ainsi ils forment de bons marins, ce qui est la chose essentielle. Les innovations sont si fréquentes maintenant, qu'un bâtiment à peine achevé devient une non-valeur. On estime que l'Angleterre possède en tout trois navires sérieux.

L'Italie a voulu avoir des cuirassés plus puissants que ceux des autres États, mais elle ne forme pas les hommes qui devront les manœuvrer. On gaspille les millions pour exécuter les idées souvent chimériques des ministres qui se succèdent.

A quoi bon d'ailleurs toute cette flotte de cuirassés? Ce n'est point par mer que la France ou l'Autriche envahiront jamais l'Italie. L'ère des débarquements est passée, pour deux raisons. D'abord, les armées sont trop nombreuses et ensuite, grâce aux chemins de fer et aux télégraphes, on peut amener aussitôt des forces supérieures au point où l'ennemi débarque. Croit-on qu'en 1854, les Anglais et les Français auraient pu se maintenir en Crimée, si la Russie avait eu des chemins de fer? En 1870, la France dominait complètement la mer : à quoi cela lui a-t-il servi? C'est là ce qui fait aujourd'hui la faiblesse de l'Angleterre. Que sont les trente mille hommes qu'elle peut jeter sur l'une ou l'autre côte? Pas même un corps d'armée et la Russie en a vingt, l'Allemagne seize et la France ou l'Autriche tout autant.

Pauvres cultivateurs italiens! Que de misères, que de souffrances, que de larmes et aussi que de vices et de crimes représentent ces cent millions que coûteront ces quatre cuirassés! Colossale et coupable folie!

— Je m'entretiens avec l'officier qui nous guide de la marine marchande de l'Italie. Depuis quelques années, elle souffre cruellement. Naguère encore on construisait cent mille tonnes de navires par an. En 1877, on est tombé à quarante-trois mille, en 1878 à trente-trois mille et en ce moment les chantiers de la Ligurie sont déserts. Le tonnage total a diminué de dix mille tonnes en 1877 et de quarante mille en 1878. Le député Boselli et le professeur d'économie politique de Gênes, Virgilio, en ont indiqué les raisons. Les frets ont diminué considérablement, de 15, 20 et 30 p. c. Pourquoi? D'abord, parce que la crise générale de l'industrie a réduit la quantité des marchandises à transporter : cause transitoire. En second lieu, à cause de la concurrence des navires à vapeur. Les bâtiments italiens sont en bois, à voile et de petit tonnage. Le bon marché du fer et du charbon permet de construire à bas prix d'énormes bâtiments très-longs et très-rapides de 2,000 à 3,000 tonneaux. L'équipage n'augmente pas à proportion du tonnage, et comme le bateau à vapeur fait trois ou quatre voyages pen-

dant que le voilier en fait un, le capital et le personnel donnent un effet utile triple ou quadruple; d'où économie énorme. Avec les nouvelles chaudières on use trois fois moins de charbon. Au lieu de trois kilogrammes par heure et par cheval, il n'en faut plus qu'un. Il résulte de là que les vapeurs tendent à remplacer les voiliers. C'est une révolution inévitable.

En 1873, le tonnage général du monde était estimé à 14 1/2 millions de tonnes à voile et à 3 1/2 millions de tonnes à vapeur. En 1879, on compte 14,300,000 tonnes à voile et 6,000,000 tonnes à vapeur. Celles-ci ont donc presque doublé. Que peut faire la marine italienne? Acheter des vapeurs en fer en Angleterre. Pour le matériel, le bon marché du fer et du charbon donne aux Anglais un avantage décidé; mais, sur des navires construits en Angleterre, les Italiens peuvent naviguer à meilleur marché, parce que les matelots sont plus sobres et les officiers moins rétribués. Si, par les droits protecteurs, on forçait les armateurs à faire construire les navires en fer en Italie, le prix de revient serait trop élevé et la concurrence impossible, à cause de l'intérêt et de l'amortissement d'un capital beaucoup plus grand.

— Nous causons de la *Pellagra* avec l'ingénieur Franchiotti logé à notre hôtel. C'est une maladie affreuse qui règne parmi les ouvriers agricoles de la Lombardie. Elle commence par des douleurs à l'épine dorsale. La vue et l'ouïe s'affaiblissent, le corps est agité par un tremblement convulsif. La maladie lentement progresse et aboutit à la folie, à l'hébètement et enfin à la mort. Elle est héréditaire comme la lèpre et le crétinisme. Le nombre des « pellagreaux » augmente régulièrement. En 1830, en Lombardie, on en comptait 20,000, en 1856, 38,000 et aujourd'hui presque deux fois autant. La cause de ce fléau est parfaitement connue. Il n'atteint que les gens de la campagne qui mangent exclusivement de la polenta de maïs. C'est, paraît-il, une erreur de croire que c'est la farine humide ou avariée qui produit la pellagra. Elle règne dans les régions les plus

sèches où le maïs est parfaitement conservé. Il faut en conclure que c'est l'usage *exclusif* du maïs qui en est la cause.

Les ouvriers agricoles qui ne sont pas attachés à une ferme, les *disobligati*, obtiennent un salaire de 1 franc à 1 fr. 20 c. par jour. Ils sont donc dans la misère, quoiqu'ils travaillent de douze à quatorze heures par jour. Leurs habitations sont humides, sombres, malsaines : elles engendrent la fièvre et l'appauvrissement du sang. L'introduction de la pomme de terre et du maïs, qu'on serait tenté de bénir, puisqu'elles livrent un très-grand produit, a été, en dernier résultat, un malheur pour l'ouvrier. Il peut maintenant se nourrir d'aliments meilleur marché, mais de qualité très-inférieure. Le salaire tendant à atteindre le minimum de ce qui est nécessaire pour subsister, l'ouvrier est réduit à la pomme de terre et au maïs, comme il l'est en Asie, au riz. Autrefois, il mangeait plus de pain et de viande, et était plus robuste. J'attribue à l'abus de la pomme de terre le lymphatisme et les maladies de poitrine si communes en Hollande. Dans ces climats humides et froids il faut une nourriture animale.

La commission d'enquête, au sujet de la pellagra, dit très-bien : « La cause de cette maladie est l'extrême misère, de sorte que sous la question médicale nous trouvons la question sociale. » Quel serait le remède ? Évidemment une meilleure répartition de la propriété. C'est en Lombardie qu'on regrette surtout la disparition des communaux et de l'*Allmend*. Comme le sort de ces pauvres cultivateurs serait différent si, comme en Suisse, chaque famille avait droit à la jouissance gratuite d'un demi-hectare de terre arable, d'un pâturage pour entretenir une vache et de bois pour le chauffage et les constructions ! Oh ! économistes, quand vous avez prêché partout la vente des communaux, vous n'avez songé qu'à accroître la production ; vous avez oublié que la question de la répartition importe bien plus au bien-être de ce peuple.

— Nous comptons visiter Salerne et Pestum. Arrivés à la gare, le train est parti. Cinq ou six voitures se précipitent sur nous. Les cochers crient à tue-tête : *Andiamo colla ret-*

tura. — *Quindici franchi.* — *Dodici.* — *Dieci-Otto.* L'un s'empare de notre malle, un autre de notre sac, un troisième nous entraîne de force. C'est un combat en règle. La course est longue et le prix paraît dérisoire. J'hésite. Les habiles gens nous laisseront à moitié chemin, mais leur plan était mieux conçu. A tout hasard j'en veux faire l'essai. Je choisis la meilleure calèche au prix fixé de dix francs. Nos coursiers ressemblent aux chevaux morts dont parle Alexandre Dumas dans le *Corricolo*. L'un est un grand blanc, un vrai squelette, les jambes arquées, blessées, complètement sur les boulets; le second est un petit sarde qui ne va qu'au galop. Je m'attends à les voir tomber à chaque instant et cependant ils nous conduisent d'une haleine jusqu'à Salerne. Nous traversons ces riches villages de la plaine pompéienne, la Cava, si pittoresque avec ses ponts suspendus sur les ravins, le chemin de fer au sommet d'un rocher et la vue du golfe dans le fond.

A Salerne, très-curieuse cathédrale avec le tombeau de Hildebrand. On a fait une belle promenade le long de la mer, mais les vagues démolissent déjà le mur d'eau qui la soutient et on ne le répare pas. C'est trop souvent le cas ici. On se ruine pour bâtir, et il ne reste rien pour entretenir; souvent on ne peut achever. La ville s'est endettée pour construire un gigantesque théâtre. Notre cocher propose de nous conduire le lendemain à Pestum. — Impossible, lui dis-je, vos chevaux sont à bout. — Laissez faire, Excellence, je vous y mènerai en trois heures. C'était là son idée, en faisant la course de Salerne pour un prix si minime. J'accepte, ne fût-ce que pour voir ce miracle. Nous logeons à l'hôtel d'Angleterre, dont la salle à manger et la cuisine se trouvent au dernier étage, sous les combles. Du balcon, vue sur le golfe baigné des molles clartés de la lune, avec les noirs sommets du Sant'Angelo, qui, à droite, se découpe sur le ciel clair et étoilé. Les vagues se brisent sur les ruines du mur d'eau démoli, comme sur des écueils, et projettent des gerbes d'écume blanche jusqu'à la hauteur du second étage.

Le lendemain matin à Battipaglia, station du chemin de

fer qui se dirige vers les Calabres, nous trouvons notre calèche avec nos chevaux morts. Ils ont cheminé une partie de la nuit. Nous partons à 9 heures et à midi nous sommes à Pestum : ils ont fait leurs 30 kilomètres d'une trotte. Le fouet et la parole les excitent sans cesse. Car, si on les met au pas, ils s'arrêtent, et pour les remettre en mouvement il faut que le jeune fils du cocher qui nous sert de valet de pied, les tire par la bride, tandis que le père frappe à tour de bras. Une fois partis, ils vont toujours. Quand ils seront rentrés à Salerne ce soir ils auront fait leurs 100 kilomètres.

Depuis que je suis venu ici, le pays est bien changé. La route est bonne. Un pont sur le Sélé, le Silarus des anciens, remplace le bac qu'on passait avec peine autrefois. Pendant deux à trois lieues, on voit des fermes et des champs régulièrement cultivés. Les grandes pâtures marécageuses, où errent les buffles, ont beaucoup diminué. La charrue les rogne chaque année.

A droite, au milieu d'un massif de sapins, s'élève une solide habitation badigeonnée en rose. C'est un pavillon de chasse du roi. Victor-Emmanuel y venait traquer le sanglier. Sur la route on rencontre des gendarmes à cheval et beaucoup de charrettes ; on ne se croirait pas dans le domaine des brigands. On prétend que les carabiniers les ont décidément fait disparaître. Les progrès de la culture montrent clairement ce que produit ici la sécurité. A Pestum même, on aperçoit une petite caserne où cinq gendarmes jouent au bouchon. C'est bon signe.

Les temples, surtout celui de Neptune, sont, à mon avis, les plus beaux monuments de l'Italie. Il n'y a que les temples du Nil qui m'aient fait plus d'impression. Au lieu d'être dés-honorés par l'entourage de constructions vulgaires, ils s'élèvent seuls dans la solitude. Ils sont intacts : il n'y manque que les toits qui, étant en bois, ont disparu. Ils ont été respectés par le moyen âge. Jamais ils n'ont été transformés en maisons, en église ou en château fort. C'est une rare exception. Après que la ville eut été ruinée par les Sarrasins au ix^e siècle, elle ne s'est plus relevée. Les habitants se sont réfugiés sur les hau-

teurs de Capaccio, et la malaria a fait le désert. On peut ainsi goûter sans mélange la beauté austère de l'architecture grecque. Entre les colonnes du plus beau ton jaunâtre, toutes dorées par le soleil, s'étend la ligne d'un bleu intense de la mer. Ces colonnes sont doriques et cannelées, sans soubassement; elles sont gigantesques et soutiennent un entablement d'une puissance admirable, et, aux deux extrémités, les lourds frontons surbaissés. Elles s'amincissent en courbe vers le haut où s'étalent les chapiteaux en forme de champignon. Les marches pour monter aux portiques y sont encore toutes. Elles ne sont pas enterrées sous la terre et les débris accumulés, comme le sont ordinairement les édifices anciens situés dans les villes.

D'où vient que ces monuments me paraissent si beaux? Est-ce un préjugé? Peut-être. Je ne le crois pas cependant. Tout d'abord ils donnent l'idée d'une stabilité permanente et d'une durée éternelle. Des dés de marbre superposés forment les colonnes, et l'entablement se compose de pierres énormes, qui vont du milieu d'un chapiteau à l'autre; cela est solide comme une œuvre de la nature. Aussi, depuis plus de deux mille ans, rien n'a bougé. Ces constructions sans toiture résistent aux intempéries des saisons et aux tremblements de terre. Abandonnez ainsi, sans réparation, un de nos monuments modernes, dans un siècle qu'en restera-t-il? Voyez nos églises gothiques: elles sont un défi aux lois de l'équilibre. Elles ne se tiennent debout que grâce aux tirants de fer, aux contreforts, aux arcs-boutants. Rappelez-vous la cathédrale de Cologne par exemple: on dirait que l'édifice est encore soutenu par ses échafaudages. Il est vrai que cela sert de prétexte à toute espèce de charmants motifs d'architecture. Dans le temple grec, au contraire, absence complète d'ornements. Rien ne parle aux sens, rien ne « saute aux yeux ». La beauté résulte de l'harmonie des proportions; elle est donc tout idéale et mathématique. Elle est basée, comme la beauté du Kosmos dans le système de Pythagore, sur la loi des nombres et sur le rapport des formes géométriques.

Le charme délicat de la sobriété, voilà ce qu'ont admira-

blement compris les Grecs. L'esprit attique consiste précisément dans cette finesse du style. Le trait est indiqué, non lourdement souligné. La clarté, le mot juste. Rien de trop *ne quid nimis*. Le Parthénon est plus riche que le temple de Neptune, cependant les statues du fronton, les chevaux des métopes, dans l'entablement, et la fameuse frise au haut du mur du portique n'empêchent pas l'impression d'une extrême simplicité. Des murs unis de marbre blanc et de grandes lignes se profilant sur l'horizon, voilà ce que le regard aperçoit d'abord. Les bas-reliefs n'apparaissent que quand on examine de plus près. La profusion d'ornements des pagodes de l'Inde ou de la renaissance flamande frappent et étonnent, mais c'est d'un autre ordre et inférieur. C'est la déclamation, l'emphase, l'exagération de l'homme charnel, débordant de vie grossière. L'art grec, c'est l'exquise distinction des divinités de l'Olympe. Les grands architectes italiens du xvi^e siècle et quelques-uns de ceux de la France actuelle ont compris et atteint ce charme suprême de la simplicité et de la sobriété. En Belgique aujourd'hui, on abuse de l'ornement, on ne sait pas sacrifier les parties accessoires pour faire ressortir les principales. Ainsi, dans nos maisons de style classique, il faudrait que les fenêtres du second fussent très simples, afin de donner du relief à celles du premier.

Je voudrais qu'on plaçât dans nos athénées, dans nos universités, dans nos écoles normales, partout où l'on parle de l'antiquité, de grandes photographies représentant les chefs-d'œuvre de la statuaire et de l'architecture de la Grèce. On se pénétrerait de la beauté de l'art ancien par les yeux, au lieu d'y arriver péniblement — si on y arrive — par le laborieux effort d'une version à coups de dictionnaire. Introduisons « les leçons de choses » même dans l'enseignement des humanités, comme on l'a fait si parfaitement dans l'École modèle de Bruxelles.

— Connaissez-vous une route plus ravissante que celle de Salerne à Amalfi? Elle suit constamment le bord de la mer, mais tantôt elle est à pic, au sommet des rochers, tantôt elle descend dans une gorge où s'est niché un village

de pêcheurs et de fabricants de macaroni. Partout où on a pu construire des gradins et amener un filet d'eau, des jardins de citronniers font luire leurs beaux fruits d'or au milieu du vert éclatant du feuillage : *im dunklen Laub die gold Oranjen glühen*. Des châteaux forts, au moyen âge, ont été bâtis sur les points les plus escarpés, pour défendre le pays contre les descentes des pirates barbaresques. Au delà du golfe, où dort la mer bleue, apparaissent les blanches constructions de Salerne et la silhouette presque effacée des temples de Pestum. La route de Castellamare est bien belle aussi et on y a la vue du Vésuve et de Naples. Mais celle-ci est plus sauvage et plus « africaine » ; on est ici en plein midi et protégé contre le vent du nord. C'est un autre climat. Ravello et son château moresque habité par un Anglais qui en a fait un paradis, tout cela aussi est incomparable. D'Amalfi une barque nous conduit en cinq heures à Capri.

CAPRI. — Je ne connais pas en Europe de site plus extraordinaire et plus charmant. Cette île n'est qu'un immense rocher calcaire dont les parois inaccessibles plongent partout à pic dans la mer, sauf en deux endroits où le terrain s'abaisse et descend en pentes douces vers le rivage. Ces plages étroites forment la *marina grande* et la *piccola marina*, où les barques viennent s'échouer. La *piccola marina* qui regarde la pleine mer est abandonnée : on n'y aborde que quand du côté de Naples le vent, soufflant de l'est, pousse sur les galets des vagues trop fortes. La partie méridionale de l'île se relève en quatre sommets que couronnent des ruines. La pointe extrême vers le sud est le fameux Saut de Tibère. Des constructions romaines d'une villa y ont été déblayées. De là, en se penchant sur le bord du rocher, on aperçoit à une profondeur vertigineuse la mer transparente. C'est de cette pointe de rocher que Tibère faisait, dit-on, sauter ses victimes. Vers le nord, l'île forme un plateau très élevé, à pic de tous les côtés, et où on ne montait autrefois que par un escalier de 500 marches ; c'est Anacapri. Maintenant on a construit une route qui s'élève en zigzags d'abord, et puis en écharpe du côté de la mer. La vue y est magnifique ; mais que l'ancien escalier était plus pittoresque !

Au haut du Monte Solaro, le sommet le plus élevé de l'île, se dressent des ruines qu'on appelle le château de Barberousse. Naturellement on rencontre de tous côtés des restes de murs romains qu'on rattache d'une ou d'autre façon à Tibère. *Timberio*, on n'entend que ce nom. Les deux pointes de rocher qui dominent la petite ville de Capri, à l'est et à l'ouest, sont aussi couronnées de ruines de forts qui semblent dater du XIII^e siècle.

Le climat est délicieux ; l'été, les chaleurs sont tempérées par la brise de mer, et l'hiver, il ne fait presque jamais froid. La race est très-belle, très-fine et très-robuste. Sauf sur les côtes de l'Istrie, à Capo d'Istria, nulle part je n'ai vu autant de jolies femmes. C'est une des particularités de l'île. Aussi les artistes y viennent en grand nombre. Comme elles sont, dit-on, aussi sages que belles, il arrive souvent que les peintres épousent leur modèle. Plusieurs Anglais se sont ainsi établis ici. Récemment le prince Carraciolo, qui s'occupait de peinture, a aussi épousé une Capriote, et il s'est fait bâtir une ravissante habitation, la villa Hortensia. Vous rappelez-vous le dramatique épisode qui se rattache à son nom ?

En 1798, quand les Bourbons furent chassés de Naples par Championnet, l'amiral Carraciolo se prononça pour la révolution. Mais bientôt les Français furent obligés de se replier vers le nord, et les Bourbons revinrent sur la flotte anglaise. Malgré la capitulation, il y eut des exécutions en masse. Le vieil amiral fut pendu à la vergue du navire de Nelson et son corps jeté à l'eau. Deux jours après, au moment où le roi et la reine Caroline, invités à dîner par Nelson, allaient aborder son vaisseau, le corps de Carraciolo reparut à la surface, et le roi jeta un cri d'horreur. Le fait est authentique. Le corps fut enterré dans une église de Santa-Lucia.

Nous sommes logés à l'hôtel Pagano, le rendez-vous habituel des artistes. Un immense palmier domine tout le jardin, où le vent fait pleuvoir les oranges mûres. Toutes les portes des chambres sont ornées d'esquisses à l'huile, souvent d'une inspiration très-heureuse. Hammon et Sain y ont peint des figures de jeunes filles qui ne seraient pas déplacées dans un

bas-relief antique. Sur les panneaux du salon on a fait le portrait d'Hammon et de son chien. Un album renferme les charges des artistes et de leurs faits et gestes. C'est très-réussi et très-amusant. On vit ici à très-bon marché. Nous payons 5 francs par jour, tout compris, et nous avons trois repas excellents, avec du vin de Capri — qui est justement renommé — à discrétion.

Que de ravissantes promenades nous faisons, toujours avec cette incomparable vue sur Naples, sur le Vésuve et sur la côte de Sorrente, et à l'avant-plan la mer, dont les teintes varient avec l'heure du jour et l'aspect du ciel! On est ici complètement séparé du reste du monde, car si le vent se lève et empêche les visites de la grotte d'azur, le bateau à vapeur de Naples n'arrive pas. Le scirocco a soufflé en tempête, et nous sommes prisonniers dans l'île. On voudrait vivre ici, « oubliant, oublié, » loin des soucis de notre existence dévorante, passer les heures à regarder les flots bleus, et revenir ainsi à la vie « élémentaire » des temps primitifs. C'est ici qu'il faudrait lire les idylles de Théocrite. « Laisse la mer azurée se briser contre le rivage. Là croissent le laurier et le cyprès, le lierre noirâtre et une vigne chargée des raisins les plus doux. » Je voudrais, sur les flancs en pente de ces montagnes, la bêche à la main, me faire un jardin, planter des palmiers, des araucarias, des dracenas, toutes les plantes rares et belles que comporte la douceur du climat. Nous, hommes d'étude, nous devrions ainsi consacrer certaines heures du jour au travail manuel. Un secret instinct nous pousse à tirer de la nature de quoi satisfaire à nos besoins; nous avons des bras, n'est-ce pas pour fournir à la bouche ce dont elle a besoin? La division du travail fait que d'autres labourent pour nous, tandis que nous pensons et cherchons pour eux. Mais ce partage des occupations est poussé trop loin et la nature, dont nous violons les lois, se venge en nous frappant de surexcitation cérébrale et d'anémie : *over-working of the brain*. C'est le mal dont il faut se garer.

Toute l'île est merveilleusement cultivée partout où le

rocher n'est pas à nu. Sur les pentes on a construit des gradins de pierres sèches; derrière ces gradins on a accumulé la terre végétale, et sur ces terrasses superposées on a planté des oliviers et des vignes, sous lesquels on cultive du blé et du lupin. Pas un pouce de terrain n'est perdu. Là même où manque la terre, on a mis des figuiers et des cactus qui s'accrochent dans les fentes du rocher. Ces cactus ont les formes les plus étranges; sur leur tronc ligneux se dressent en tous sens d'énormes raquettes. Il y pousse un fruit rosé, d'une saveur douce et fade, la figue d'Inde, couverte de poils acérés comme les plus fines aiguilles, qui se fixent dans la peau. Dans les jardins croissent des orangers et surtout des citronniers qui exigent moins d'arrosements. A Anacapri il y a des bois d'oliviers magnifiques. Les maisons sont bien entretenues et soigneusement blanchies. Le mobilier est suffisant. Chose rare, les gens ont l'air heureux. Cependant ces belles jeunes filles, qui semblent détachées d'un vase antique, exécutent les plus durs travaux. Près de notre hôtel on bâtit une maison. Les pierres sont apportées à la « marine » dans des barques, et une file non interrompue de petites filles et de femmes montent, pieds nus, l'escalier qui va de la plage à la bourgade, chacune portant un ou deux moellons sur la tête; mais elles rient en passant, et ce travail paraît un plaisir. La race est si belle parce que l'élégance native du sang italien n'est pas gâtée par la misère, comme sur le continent.

Je ne connais pas de plus frappante leçon d'économie politique que Capri. D'où viennent la perfection de la culture et l'aisance de la population? Certainement pas de la fertilité du sol qui n'est qu'un rocher stérile. Avant d'obtenir des produits il faut pour ainsi dire créer le sol. C'est la petite propriété qui a opéré ce prodige. Arthur Joung, ce partisan des grands domaines, frappé d'admiration à la vue des résultats obtenus par les petits cultivateurs de la Catalogne, s'écrie : Donnez à un propriétaire un roc nu et il le transformera en jardin. Rien n'est plus vrai. Je le vois ici sous mes yeux. En allant visiter l'*arco naturale*, cette magnifique arcade de rochers à

travers laquelle on aperçoit la mer irrisée, je passe par un jardin d'oliviers de création récente. L'homme qui l'exploite m'explique comment il l'agrandit chaque année. Sur la pente rapide, en ramassant les pierres, il construit un mur transversal, puis, de toutes parts, dans les creux des rochers, il ramasse, à la hotte, le peu de terre végétale que la décomposition du calcaire y a formé. Dans ce terrain ainsi créé à la sueur de son front, il plante la vigne, l'olivier et sème un peu de froment. Il paye une redevance minime et fixe, à la commune, à qui appartiennent les espaces vagues. Il ne recule devant aucun sacrifice, parce qu'il sait qu'il jouira pleinement de toutes les améliorations qu'il aura faites. S'il avait fallu payer les journées employées à faire ces terrasses, le produit n'apporterait au capital qu'un intérêt illusoire ; mais le propriétaire jouit de sa création. Voilà sa rémunération.

Supposons que Capri appartienne à un riche seigneur : il résiderait à Naples, et c'est là qu'il consommerait tout le produit net de l'île. Les habitants, au lieu de garder pour eux leur vin et leur huile, ce qui fait leur aisance, devraient tout vendre pour payer la rente. Ils seraient dans la misère comme leurs frères du continent. Dans les îles de la Manche, Jersey et Guernsey, ceux qui cultivent la terre sont bien plus heureux que la population agricole des comtés anglais. La terre leur appartient. Ils consomment les fruits de la terre, au lieu de les livrer à un lord résidant en Angleterre.

Les directeurs de la *Rassegna settimanale*, MM. Sidney Sonnino et Leopoldo Franchetti, ont bien montré les causes de la misère qui afflige les campagnes italiennes. C'est la grande propriété, l'absentéisme et la façon dont s'exécutent les travaux agricoles. Le mal est à son comble dans le centre de l'Italie méridionale et de la Sicile. Les grands propriétaires résident dans les villes. Comment songeraient-ils à aller habiter ces grandes plaines pelées, nues comme la main, ou ces montagnes désolées, sans arbres, écorchées, ravinées par les pluies et infestées par les brigands. Tout leur ferait défaut, l'ombre, la fraîcheur, la société et même la sécurité. Ils n'y trouveraient pas de quoi vivre. Ils louent leurs terres

à un « fermier » qui ne réside pas non plus. Celui-ci fait faire les travaux par les ouvriers qui vivent accumulés dans de tristes bourgades et qui ont des distances énormes à franchir pour se rendre à l'ouvrage.

Personne n'habitant la campagne, nul ne pense à la fertiliser ou à l'embellir. On en tire ce qu'on peut sans rien restituer. C'est de la *Raubkultur*, comme a dit si énergiquement Liebig, de la culture de pirate qui appauvrit et ruine la terre. Les ouvriers agricoles ne sont pas régulièrement occupés. A l'époque du labourage, des semailles et de la moisson, ils sont accablés; le reste du temps, ils n'ont presque rien à faire. D'où oisiveté et misère.

La situation agricole dans l'Italie méridionale ressemble à celle de l'Irlande avec ses *middle-men*, mais elle est bien pire. Le propriétaire italien, moins riche que le lord anglais, presse plus à fond la vis de la rente. C'est l'idéal du *rack-rent*. Les petits fermiers en Irlande ont au moins leurs champs de pommes de terre autour de leur habitation. Ici les ouvriers agricoles, entassés dans les maisons sordides des bourgades, n'ont sous leurs yeux que des pierres qui suintent et des immondices qui empestent. Comme la misérable culture qu'on pratique exige peu de main-d'œuvre, l'offre des bras est toujours en excès, et le salaire se réduit à ce qui est strictement nécessaire pour ne pas mourir de faim, et encore!

Le gouvernement italien, en mettant la main sur les biens ecclésiastiques, a eu l'occasion de créer partout une foule de petits propriétaires. Mais le but principal était de faire le plus d'argent possible. On a donc vendu au plus offrant par grands lots. Les gens aisés ont seuls pu acheter. Les riches se sont enrichis, car ils ont obtenu les biens ecclésiastiques à très bas prix. Les pauvres, n'ayant rien, sont restés misérables.

En Sicile on a essayé d'un système qui semblait plus favorable à la classe rurale. On a cédé la jouissance en bail emphytéotique. L'État avait à sa disposition 232,000 hectares, c'est-à-dire environ le dixième de la surface productive de l'île. Cette étendue provenant de

6,137 fonds différents a été partagée en 20,300 lots. Chaque lot était en moyenne de 10 hectares. Quand l'opération a été terminée et qu'on a examiné tous les chiffres, on a vu que cette colossale mutation avait créé en tout 1,942 nouveaux propriétaires. Dans les adjudications les riches ont tout accaparé, parfois à force d'écus, plus souvent par intimidation et *camorra*.

- Aujourd'hui quel remède? Celui que j'ai indiqué en parlant de la pellagra. Le seul que j'entrevoie serait de reconstituer, au moyen d'un impôt spécial sur les successions, un territoire communal, une *Allmend* comme en Suisse, où chaque famille obtiendrait la jouissance viagère d'une parcelle suffisante pour y récolter des légumes. L'ouvrier agricole ou sa femme y travaillerait à ses moments perdus et y transporterait les engrais et les immondices qui empuantent maintenant les maisons et les rues. Les seigneurs devraient se faire un point d'honneur et un devoir patriotique d'améliorer leurs terres, d'y créer des bois, des parcs, d'y bâtir, non des palais, mais des maisons de plaisance, simples et confortables, entourées de bonnes demeures d'ouvriers, de façon à embellir le pays et de le rendre habitable.

Quand je parcours les plaines de l'Italie centrale, si vides, si tristes et si fertiles pourtant, je pense souvent aux campagnes de la Suisse. Quel contraste! Vous rappelez-vous, par exemple, les environs de Listhal, près de Bâle? Le cultivateur habite un vaste chalet, où chacun a sa chambre garnie de bons meubles. Aux fenêtres, des géraniums, des œillets, des fuchsias. Tout autour, des provisions de bois et de foin. Devant, un jardinet où les légumes se mêlent aux fleurs. Puis le verger, où, sous l'ombre des arbres fruitiers, paissent les vaches laitières. Plus loin, les champs où le travail, varié et par suite incessant, récolte quatre ou cinq produits différents. Sur la colline, la forêt de hêtres et de sapins, qui fournit le chauffage et le bois de construction. Tous les chemins macadamisés, tous les ruisseaux barrés pour les arrosages. Ni ornières, ni mauvaises herbes. La nature domestiquée et parée de façon à satisfaire les besoins de l'homme

en charmant ses regards, le rêve de la vie rurale réalisé sous la forme la plus charmante, voilà ce qu'a fait la propriété démocratique. Des plaines nues, désolées, où le cultivateur meurt de faim sous le plus beau climat et sur le sol le plus fertile, voilà le résultat des *Latifundia*. O économistes partisans de la grande propriété, visitez l'intérieur de la Basilicate ou de la Sicile, vous verrez le degré de misère où elle réduit le sol et la population.

— Il faut faire le tour de Capri en barque. On pénètre d'abord dans la grotte bleue. Une merveille : naviguer, nager dans l'intérieur d'un saphir. On visite ensuite les grottes verte, rouge et blanche, des cavernes profondes, creusées par les vagues et éclairées par la lumière oblique qui traverse l'eau transparente ; on passe sous des arcades, puis entre les *Faraglioni*, deux rochers aigus qui s'élèvent du sein de la mer. Les parois à pic qui forment partout le contour de l'île sont étrangement découpées et la couleur en est forte et chaude. En beaucoup d'endroits, la roche est formée d'un carbonate de chaux, de texture saccharine, dont les strates sont transparentes et alternativement jaunes, aventurines et d'un blanc laiteux, comme l'albâtre oriental ; on voudrait remplir sa malle d'échantillons. Cette roche ne présente pas des surfaces lisses comme les calcaires de l'Oberland, par exemple. L'effritement y creuse partout des fissures, des trous, des anfractuosités qui arrêtent la lumière ou projettent des ombres. La photographie rend cela admirablement.

— Le scirocco soulève les vagues qui viennent du large se briser sur les écueils de la *piccola marina*. Entre les pierres, dans l'eau transparente, nous cherchons des animaux marins. Nous n'en trouvons pas comme sur nos plages. Pas même des algues. Très-peu de mouettes ou d'autres oiseaux marins. On dirait que cette mer est trop claire, trop pure pour nourrir des plantes ou des êtres vivants. Je suis aussi étonné de la rareté du poisson. A l'hôtel ici et à Castellamare on nous en sert tous les jours. Mais ce sont toujours de petits rougets, des murènes aux aiguilles verdâtres

ou de très-petites soles. On ne voit pas ici, sur le marché, cette variété de gros poissons qui abondent chez nous. Mon éminent collègue et ami Van Beneden, qui est à Ischia, confirme cette observation.

— Jadis les femmes de Capri avaient un joli costume qu'ont peint les artistes. Maintenant, les voilà jusqu'au cou dans la cotonnade violette. Quand je suis venu ici, il y a vingt ans, elles portaient encore extérieurement le corset aux couleurs vives, qui soutenait la chemise bouffante. Depuis lors, les prêtres se sont émus de cette indécence et ils ont imposé un vêtement qui couvre le haut du corps. Comme partout, c'est une laide jaquette en coton qui remplace le gracieux costume d'autrefois.

— Adieu Capri, la plus charmante des îles ; je te quitte à regret. Ici du moins j'ai pu jouir des beautés de la nature sans être attristé par la vue de la misère et des souffrances humaines. Nous profitons d'une grande barque qui va chercher de la farine à Torre del Greco et qui nous déposera à Castellamare. La mer est lourde. Le ciel est sans nuages, mais voilé d'une brume cendrée. Sur l'eau flottent des pierres ponces blanchâtres que la tempête récente a arrachées aux cendres volcaniques d'Ischia.

Le Vésuve envoie jusque bien au delà de Naples son panache de fumée. Le Scirocco souffle toujours, mais sans violence.

En traversant la place de Castellamare, je note les affiches d'une représentation de foire à la porte d'une baraque. Les voici :

Si rappresenta la 61^a parte di Orlando intitolato :

L'arrivo di Rinaldo e Isoliere alle bocche della Senna, ossia l'indorato Carro di Galerana, Clarice e la gran lotta sostenuto da Rinaldo.

Orlando furioso et Antiforte di Barrosia.

Ainsi l'Arioste sert encore de nourriture intellectuelle au petit peuple, aux matelots et aux ouvriers du port.

Les cloches sonnent à toute volée. Dans les églises, on met aux saints et à la Vierge leurs plus beaux habits et on revêt les colonnes d'une gaine de coton rouge. C'est demain dimanche.

Les fêtes du culte catholique sont presque l'unique distraction des peuples du Midi. Elles occupent l'imagination et charment les yeux. Elles remplacent les fêtes du paganisme. C'est grâce à elles que le peuple reste attaché au catholicisme. La foi n'est plus ce qu'elle était jadis. On commence à se moquer des superstitions anciennes, mais on ne renonce pas à l'excitation des fêtes religieuses. On est incrédule, mais on pare l'autel du saint de la paroisse.

— A notre retour de Capri, je m'arrête encore quelques jours dans notre éden de Castellamare pour prendre connaissance des livres que je reçois de tous les côtés. Le ministre de l'agriculture, Maiorana Calatabiano, a bien voulu m'envoyer les rapports officiels sur les cultures en Italie et sur l'amélioration de la campagne romaine, ainsi qu'un atlas agricole très-intéressant. Une carte spéciale de l'Italie est consacrée à chaque produit, et d'après l'intensité de la couleur, on voit quelle étendue proportionnelle il occupe dans chaque province. Il manque à cet atlas des planches indiquant les altitudes, la nature des terrains, la constitution géologique, la densité de la population et la répartition des animaux domestiques. Ceci a été fait en Prusse. Je voudrais qu'en Belgique on publiât un atlas du même genre. Comme base, nous avons l'excellente carte de nos régions agricoles par M. le professeur Malaise et la carte géologique de mon collègue Dewalque.

Je reçois de M. G. Colucci, préfet à Catanzaro en Calabre, un ouvrage très-intéressant en deux gros volumes. Ce sont les rapports des envoyés de la République de Gênes à Londres sur la guerre de l'Indépendance des États-Unis, avec une préface très-étendue qui donne d'une façon complète l'histoire des treize colonies anglaises. Ce n'est point partout que les préfets occupent leurs loisirs à publier des livres comme celui-ci, qui est un vrai monument historique. Sauf l'Allemagne, il n'est pas de pays où l'on travaille autant qu'en Italie. Pour m'en tenir à ma partie, il paraît trois ou quatre fois plus de livres d'économie politique ici qu'en Angleterre ou en France. C'est un effet de la décentra-

lisation de la vie intellectuelle qui est entretenue dans toutes les provinces, par les vingt universités qui y sont fixées. En France, il n'y a guère que Paris, centre très-lumineux, mais unique. En Italie, de Turin à Palerme, il y a trente ou quarante villes où l'on s'occupe de science. Aussi n'y a-t-il pas une question importante qui ne soit traitée à fond.

+ Les impôts qui pèsent sur la propriété foncière sont si lourds en Italie, parce que la commune et la province abusent des centimes additionnels. La loi défend que ceux-ci dépassent les cent pour cent du principal, mais la loi est violée dans plus de 5,000 communes. En 1871, les additionnels au profit de la province et de la commune montaient à 128 millions; aujourd'hui ils s'élèvent à 172 millions, dépassant de 13 p. c. le principal de l'impôt foncier. C'est écrasant et effrayant. Aussi il arrive souvent que le propriétaire se laisse exproprier pour ne pas payer l'impôt : chose effrayante. En sept ans, de 1873 à 1878, 35,074 immeubles ont été ainsi abandonnés à l'État, 20,077 dans l'île de Sardaigne et 6,392 en Sicile. Les communes veulent avoir leurs théâtres, leurs boulevards, leurs larges rues, leurs statues, leurs fêtes. Elles dépensent et s'endettent. Le crédit et les emprunts sont pour elles un vrai fléau. Les dettes des provinces de 56 millions ont monté à 90 millions en 1877, et les dettes des communes approchent de 800 millions.

En Toscane, la dette communale s'élève à 100 francs par habitant; à Florence, à 800 francs; à Naples, à 300 francs; dans la plupart des grandes villes à 200 francs. Si cela continue, on aboutira à la banqueroute universelle. ✓

Le crédit que nous apprenons à bénir, comme une fée bienfaisante qui multiplie les biens de l'humanité, est devenu pour ces populations un fléau pire que la peste et la famine au moyen âge, car celles-ci étaient passagères et l'autre est permanent. C'est l'abus du crédit qui a ruiné la Turquie, l'Égypte, l'Italie, l'Autriche, la Russie, tous les pays dont les moyens de production ne sont pas en rapport avec les dépenses exagérées faites par ceux qui les gouvernent. Le crédit est l'agent de « paupérisation » le plus actif qui soit en

œuvre aujourd'hui. Il crée des classes entières de rentiers qui vivent dans l'oïveté et, pour les payer, l'impôt arrache aux malheureux cultivateurs le fruit de leur travail. Ajoutez les commissions et les primes, au moment où les emprunts se concluent. C'est en Égypte qu'on peut le mieux étudier ce lamentable phénomène. L'exploitation, ou, pour mieux dire, l'écorchement des fellahs, est organisée par une commission anglo-française et pratiquée avec une dureté impitoyable. C'est un des spectacles les plus odieux que présente notre globe, en proie à tant d'iniquités. L'esclavage des noirs était la félicité en comparaison, car on épargnait le nègre, qui représentait un capital. Mais le fellah, qu'il meure de faim ou sous le bâton, qu'importe aux porteurs de la dette égyptienne. Quels profits ont-ils tirés de tous ces millions gaspillés par le Khédive? Les ouvriers agricoles en Italie ne sont guère moins malheureux que les fellahs. Le crédit, les emprunts affligent aujourd'hui les populations bien plus durement que le servage jadis. Prenons garde au jour où elles le sauront.

ÉMILE DE LAVELEYE.

